

Prologue

Le calme régnait dans la pièce, n'était le tic-tac de la vieille horloge qui rendait Kate plus nerveuse encore qu'elle ne l'était déjà. Aussi loin qu'elle se souvînt, ce meuble massif avec son cadran doré et ses gros poids avait trôné dans la bibliothèque de Daringham Hall. Quand elle en percevait le bruit monotone, elle le trouvait plutôt rassurant. Sauf aujourd'hui, où chaque glissement de l'aiguille des minutes la rapprochait du moment qu'elle redoutait.

— Ma place n'est pas ici, dit-elle pour exprimer une nouvelle fois ce qu'elle ressentait.

Elle aurait volontiers cédé à l'envie de se lever du canapé et de s'en aller. Mais ce n'était pas si simple. D'ailleurs, plus rien ne l'était pour l'instant. Déstabilisée, elle regarda en direction du siège où Ralph Camden était plongé si profondément dans ses pensées qu'il n'avait pas pipé mot depuis plusieurs minutes. Elle crut un moment qu'il ne l'avait pas entendue, mais il releva la tête et la fixa.

Avec sa petite cinquantaine, cet homme aurait pu être son père, ce qu'elle n'avait pas manqué de souhaiter à certaines époques de sa vie. Enfant, elle avait rêvé d'appartenir à sa famille et aussi de vivre à

Daringham Hall, un lieu qui faisait pour elle office de foyer et où elle avait toujours été bien accueillie, pas seulement tolérée.

Voilà pourquoi elle éprouvait de l'affection pour les Camden et leur vouait une profonde reconnaissance. Rien ne devrait jamais ternir ces sentiments.

Et c'était bien là le problème.

Ralph ne réagissait pas à sa remarque, se contentant de la dévisager avec cet air serein qui lui était propre. C'est d'ailleurs pour ce trait de sa personnalité qu'elle l'avait tant apprécié par le passé. Il avait toujours été correct et ne s'emportait jamais ; en tout cas, Kate ne l'avait jamais entendu hurler ou pester comme sa tante Nancy. Non, Ralph Camden était toujours resté affable. Un bienfait en vérité pour une petite fille à laquelle on n'avait pas manqué de faire sentir, jour après jour, combien elle avait été peu désirée. Pas étonnant donc que Ralph Camden ait souvent endossé pour Kate le rôle du père idéal.

Mais ce n'était pas le cas, elle le savait désormais. Il n'avait rien d'un héros, sa placidité masquant le fait qu'il manquait de force de caractère et ne savait pas s'imposer. S'il en avait été capable, il est probable que les événements des dernières semaines – qui les avaient tous perturbés au plus haut point et remettaient en cause l'avenir de Daringham Hall – ne seraient jamais arrivés. Elle n'aurait pas alors été contrainte d'être à présent à côté de Ralph, même si aucune menace ne pesait sur elle.

— Ben ne va pas apprécier ma présence, fit-elle valoir tout en haussant les épaules de désarroi.

Pourquoi Ralph ne pouvait-il pas comprendre ? Celui-ci soupira, se contentant de réitérer son point de vue :

— Tu es également concernée, Kate, au même titre que nous tous. Et par ailleurs... (Hésitant avant de poursuivre, un léger tremblement dans la voix)... peut-être que toi, tu sauras mieux convaincre Ben que moi.

Un faible sourire passa sur son visage.

— De nous tous, c'est toi qui lui es la plus proche, tu comptes beaucoup pour lui.

Kate sentit sa gorge se nouer et souhaita un instant que ce fût vrai. Mais serait-ce encore possible après les rebondissements de ces derniers jours?

— Je le croyais aussi. Mais il...

Elle s'interrompit en entendant frapper à la porte. Celle-ci s'ouvrit pour laisser entrer Kirkby. Il apparut dans l'encadrement de la porte, occupant tout l'espace de ses larges épaules légèrement inclinées en avant. Le tissu de son costume noir épousait ses biceps musclés, plutôt inattendus chez un majordome. Plus courants en revanche chez un boxeur de compétition, ce que Kirkby avait prétendument été. Mais, vu le nombre de rumeurs courant sur Kirkby, Kate n'y prêtait plus attention. Elle appréciait cet homme de grande taille et comprenait son fidèle dévouement envers les Camden – une attitude qu'elle et lui avaient en commun.

— M. Sterling est là, annonça Kirkby.

Kate prit inconsciemment une profonde inspiration, lorsqu'il s'effaça devant Ben qui pénétra dans la pièce, le visage sérieux. Il était l'un des rares à ne pas paraître petit à côté de Kirkby, mais ce n'était pas la raison pour laquelle il ne passait pas inaperçu. C'était plutôt dû à sa solide assurance, à sa façon de se mouvoir et à son regard perçant. Dès le début, Kate était tombée sous le charme de ses yeux gris d'orage et voici que son corps la trahissait à nouveau. Elle sentit

un frisson la parcourir, tandis que son cœur se mettait à battre la chamade.

Ben eut un bref instant d'hésitation lorsque leurs regards se croisèrent, et Kate lut la surprise sur son visage. Il ne s'attendait pas à la voir ici et elle crut une seconde qu'il allait dire quelque chose. Mais les traits de Ben se figèrent à nouveau pour revêtir le masque de dureté derrière lequel il se cachait. Il se dirigea sans mot dire vers les sièges, au centre de la pièce. Kate se leva, les genoux flageolants, puis ce fut le tour de Ralph.

— Ben, dit-il en prononçant avec prudence ce prénom, comme s'il n'était pas certain d'avoir le droit de l'utiliser.

Autorisation refusée.

— Pour vous, ce sera monsieur Sterling.

La voix grave de Ben semblait posée, mais Kate la connaissait assez pour savoir quelle colère rentrée elle exprimait en fait.

— Que ce soit bien clair.

Les sourcils relevés, il inspecta la pièce d'un air narquois avant de poser à nouveau les yeux sur Ralph.

— Mais où est donc votre frère? Vous n'avez pas besoin d'assistance juridique cette fois-ci?

— Non.

Kate voyait sur le visage de Ralph et dans son regard combien il était préoccupé. Tous deux savaient qu'il était risqué de ne pas avoir appelé Timothy à la rescousse. Mais cette absence était peut-être le seul moyen de convaincre Ben de changer d'avis.

Alors que Ralph s'efforçait désespérément de trouver les mots justes, Kate constatait une fois de plus combien ces deux hommes étaient différents.

En dehors de leurs cheveux du même blond foncé, ils n'avaient rien en commun.

Ralph se racla la gorge.

— J'aurais... j'aurais une proposition. Ou plutôt une requête, expliqua-t-il, et Kate tenta de se protéger contre une menace imminente pour elle.

En effet, si Ben repoussait l'offre – ce qui lui paraissait plus que probable –, ce serait une menace non seulement pour Daringham Hall, mais pour tout ce qui lui tenait à cœur dans la vie. Et, dans ce cas, elle serait contrainte de le haïr.

1

Quatre semaines plus tôt

— J'espère que tu ne parles pas sérieusement!

Ben, au volant de sa Jaguar de location, sourit en entendant la panique qui perçait dans la voix légèrement brouillée de Peter. Dehors, un orage venait d'éclater, il pleuvait à verse et la communication téléphonique n'était pas bonne avec le bureau new-yorkais de Sterling & Adams Networks, où Peter devait être calé devant son ordinateur. Ce dernier était toujours rivé à son clavier, et il fallait un sacré talent de persuasion pour l'en détourner. Ou alors se montrer pragmatique. Ben ne se laissa donc pas désarçonner par la réaction de Peter, d'autant qu'il l'avait anticipée.

— Peter, tu ne vas pas en faire un drame, OK? Cela prendra juste un peu plus de temps.

— Mais, bon sang, on n'avait pas prévu ça! s'emporta Peter. Tu étais censé rester trois jours en Angleterre, pas une semaine entière. Et, alors que je croyais la question entendue, voilà que tu diffères encore ton retour. Et, demain, tu vas m'annoncer que tu as finalement décidé de t'installer sur cette île pluvieuse?

— Aucun risque. Vraiment aucun risque que je...

Ben n'alla pas au bout de son explication; Peter n'avait pas besoin de savoir combien il était perturbé par ce séjour.

— J'espère que tu as conscience que tu dois *absolument* être là lundi après-midi. Faute de quoi, je serai contraint d'animer la réunion avec Stanford et son équipe. Or, ce n'est pas ce que tu souhaites, pas vrai?

— Non, pas si on peut éviter ce cas de figure.

Peter était un génie de l'informatique et ses compétences remarquables en programmation leur avaient permis de transformer leur petite boîte installée à l'origine dans un garage d'arrière-cour en une entreprise de logiciels florissante, jouissant d'une reconnaissance internationale. Mais si Peter était parfaitement à l'aise avec les chiffres, les codes de saisie, les plates-formes et les graphiques, il ne l'était pas du tout dans ses rapports humains. Raison pour laquelle les deux hommes étaient convenus, dès le début de leur association, d'une stricte répartition des tâches. Peter se chargeait de tous les aspects techniques, Ben s'occupait des relations extérieures de Sterling & Adams Networks, dont il était l'image de marque – ce qui ne les empêchait pas d'être associés à égalité.

Tant que Ben séjournait en Angleterre, Peter devait donc le suppléer, ce qui n'était pas idéal. D'autant que Ben n'était pas certain d'être de retour à New York le surlendemain. Tout dépendrait de la tournure que prendraient les événements dans les heures à venir.

— Au cas où je ne serais pas rentré à temps, envoie donc Sienna. Elle sera ravie de s'en charger.

Peter écumait de rage.

— Ouais. Sauf que Stanford va très mal le prendre... Lui envoyer ton assistante! Tu es le seul

qu'il respecte, tu le sais. Nous ne décrocherons jamais le contrat si tu n'assistes pas au rendez-vous.

Il marqua une pause, comme s'il espérait que Ben lui promît qu'il serait de retour le surlendemain. Vu qu'il n'en fit rien, Peter poussa un profond soupir, lourd de reproches et d'incrédulité.

— Franchement, Ben, j'ai du mal à comprendre. Ça fait une éternité que tu bosses sur ce dossier et, maintenant que nous sommes sur le point de conclure, tu es aux abonnés absents ! Ce qui te retient en Angleterre n'est tout de même pas vital à ce point, je me trompe ?

Ben savait pertinemment que Peter avait raison : s'il restait ici trop longtemps, il mettrait en péril la négociation avec Stanford. Mais le problème qu'il devait régler était capital. Et c'était sa priorité.

— Si, c'est vital ! rétorqua-t-il à son ami. Et j'ignore combien de temps cela va encore me prendre.

— Arrange-toi au moins pour que ça avance rapidement...

Après avoir pris congé, Peter raccrocha. C'était là le type de réaction que Ben appréciait chez lui et qui était sans doute à l'origine de sa profonde amitié pour cet Américain de dix ans son aîné. Peter avait toujours respecté la vie privée des gens. Et, dans le cas présent, il ne lui avait posé aucune question. Ben lui en était reconnaissant ; l'affaire en cours ne regardait que lui.

Une violente rafale de vent faillit projeter la Jaguar dans le fossé. Après avoir repris le contrôle de son véhicule, Ben inspecta le ciel et constata que le temps était en train de salement se dégrader. L'épaisse couche de nuages, déjà menaçante peu de temps auparavant, était maintenant d'un noir profond. Une

pluie diluvienne s'abattit sur le pare-brise, au point que les essuie-glaces peinaient à évacuer toute l'eau. Les éclairs et les coups de tonnerre se succédaient à une fréquence de plus en plus rapprochée, indiquant au conducteur qu'il fonçait droit sur un orage d'été. Ben se cramponna un peu plus fort à son volant. N'avait-il pas lu dans le guide de voyage – il n'avait pas manqué de l'acheter pour l'occasion – que l'East Anglia était la région la plus ensoleillée d'Angleterre? Sauf aujourd'hui, se dit-il. Mais ce temps ne reflétait-il pas à merveille ses états d'âme du moment? À mesure qu'il approchait du but, il était de plus en plus agité. Il ne devait d'ailleurs plus en être très éloigné, à en croire le panneau indicateur qu'il venait de dépasser. Encore deux miles jusqu'à Salter's End, le village à proximité du vieux manoir où il devait se rendre.

En ce samedi soir, ses occupants devaient être en train de dîner, et Ben espérait qu'ils avaient reçu la lettre de son avocat new-yorkais. Ils avaient alors dû douter de la véracité de son contenu et en sous-estimer les conséquences. Ils ignoraient bien sûr que Ben avait effectué un sérieux travail d'investigation en amont, avant d'aller le leur présenter en personne. Les yeux dans les yeux.

Au départ, tout devait passer par son avocat, Ben préférant rester en retrait et savourer son triomphe de loin. Sauf que, une fois à l'aéroport, prêt à retourner à New York, il s'était ravisé. Il avait envie d'une confrontation directe avec ces Camden, de voir leurs têtes en apprenant son identité et ses intentions. Il s'était donc dirigé vers un comptoir de location de voitures et avait pris le modèle le plus cher pour en imposer à cette famille bien sous tous rapports.

Ben revit en pensée sa mère : faible et pâle, les traits marqués par le cancer, désespérée de laisser bientôt seul son fils de douze ans. Même si Ben avait tenté de refouler ce souvenir violent, il avait ressurgi et, maintenant, à trente-quatre ans, il avait enfin besoin de certitudes.

Il avait donc chargé une agence de détectives privés à Londres d'enquêter sur le secret que sa mère lui avait caché. Ben avait été pris de rage en découvrant les premiers résultats du dossier et avait demandé à son avocat d'écrire sur-le-champ aux Camden. Trouvant ensuite peu concluants les éléments complémentaires fournis par l'agence, il avait décidé sur un coup de tête de prendre un vol pour l'Angleterre et de se charger lui-même de cette affaire.

Un éclair déchira le ciel, suivi d'un fracassant coup de tonnerre ; Ben réprima un juron, ayant l'impression que l'orage était localisé précisément au-dessus de sa tête et que tout ce satané pays s'était ligué contre lui. Même par beau temps, cela n'aurait pas été une partie de plaisir de conduire une Jaguar aussi grosse sur ces routes du sud-est de l'Angleterre qui semblaient rétrécir de minute en minute. Déjà qu'il était stressant de rouler à gauche... Et voilà que le GPS ne fonctionnait plus. Ben ignorait si le coin était trop paumé pour être répertorié ou si ce maudit dispositif était en panne. En effet, l'ordinateur de bord indiquait « Offroad » et, sur le GPS, le point censé représenter la Jaguar se déplaçait sur un fond noir. Plus de signal. Et comble de malchance, Ben arrivait juste à une bifurcation.

Ben prit son smartphone pour télécharger l'appli GPS. Peine perdue, le mobile aussi faisait la grève. Il est vrai que la batterie commençait déjà à faiblir lors

de sa conversation avec Peter. Il jeta le téléphone sur le siège du passager et scruta le carrefour. Impatient, il finit par opter pour la gauche, quitte à faire ensuite demi-tour.

Au bout d'un demi-mile, il comprit que ce serait compliqué, vu que la route se rétrécissait en un chemin vicinal bordé d'épaisses haies. Juste assez large pour le passage d'un véhicule et, s'il fallait en croiser un autre, Ben devrait faire marche arrière. De très mauvaise humeur, il pesta contre cette p... d'Angleterre.

— Merde!

Il pila pour ne pas emboutir la petite voiture jaune qui avait surgi devant lui. La Jaguar dérapa et zigzagua, avant de stopper juste à temps pour éviter la collision.

Il mit quelques minutes à reprendre ses esprits et constata alors que l'autre voiture était en fait à l'arrêt. C'est pourquoi il avait failli emboutir ce connard.

Ben s'apprêtait à l'apostropher, lorsqu'il vit à l'arrière, dans la lumière des phares, trois jeunes femmes, dont l'une avait des cheveux d'un violet hallucinant. Elles l'observaient, semblant mener une conversation animée. Et si elles étaient en panne?

Ben descendit sans se donner la peine d'enfiler sa veste de costume. Il pleuvait si fort que sa chemise fut trempée en un rien de temps. Après quelques pas, il arriva à hauteur de la portière de la conductrice qu'il salua en frappant à la vite. C'était une jeune femme aux cheveux blonds peroxydés. Et, en comptant la brune du siège passager, elles étaient donc cinq à bord. Des petites jeunes, vingt ans au grand maximum, se dit Ben. Elles semblaient plutôt contrariées de son apparition. La blonde le toisa d'un air fâché en baissant sa glace de quelques centimètres.

— Dis, vieux schnock, c'est quoi ton problème?

Le coup de tonnerre qui suivit faillit rendre inaudible sa question provocatrice. Ben se pencha vers la fille et fronça les sourcils. Il n'en était pas sûr, mais elle avait des traces blanches autour du nez. Et elle semblait surexcitée.

Ben comprit pourquoi ces copines s'étaient arrêtées dans ce coin désert. Elles venaient de sniffer de la coke et ne voulaient pas être dérangées. Ce temps de chien était d'ailleurs une aubaine pour elles. Pour avoir fait pas mal de bêtises dans sa jeunesse, Ben savait pertinemment que la coke, ce n'était pas une bonne idée... Mais, après tout, cela ne le regardait pas. Une seule chose lui importait.

— Vous voulez bien démarrer et dégager la route?

— Ah oui, et si je refuse?

La blonde peroxydée, qui semblait toujours aussi agressive, lui lança un regard de défi. Ben commençait à perdre patience.

Il essuya les gouttes de pluie ruisselant sur son visage, posa son bras sur le toit de la voiture et se pencha vers la conductrice.

— Mais je ne vous empêche nullement de rester ici, répliqua-t-il sur un ton qui n'avait rien de poli, tout en plongeant un regard glacial et résolu dans les yeux de son interlocutrice.

En temps normal, il aurait fait le coup du charme, mais cette fois il n'était pas d'humeur, se contentant d'indiquer l'accès à un champ proche :

— Vous n'avez qu'à vous mettre là-bas pour me laisser passer. Je suis pressé.

Lui qui avait l'habitude d'être obéi par ses employés ne semblait nullement impressionner la

nana peroxydée. Elle dit à mi-voix à ses passagères quelques mots que Ben ne put entendre à cause du fracas de la pluie. Puis elle ouvrit sa portière avec une telle violence que Ben dut faire un saut de côté. La conductrice descendit, bientôt suivie de ses quatre amies.

Elles étaient donc maintenant cinq à lui barrer le chemin.

— Alors, on ne peut même pas se faire tranquillement une ligne? Tu crois peut-être que la route t'appartient avec ta bagnole de luxe!

La blonde fit un pas en direction de Ben, qui ne bougea pas. La gamine croyait peut-être qu'elle lui faisait peur?

— Je veux juste passer, répéta-t-il en soutenant le regard de la fille plantée devant lui.

Elle aussi était trempée jusqu'aux os. Mais les cinq copines se moquaient que leurs vêtements – moulands et de médiocre qualité – leur collent au corps. Elles étaient seulement dérangées par la présence de cet homme.

Ben s'inquiéta de voir la situation empirer de minute en minute.

— Écoutez, je ne cherche pas la bagarre, dit-il, s'efforçant de garder son calme.

La blonde peroxydée se tourna vers ses amies, comme si elle voulait être certaine de leur assentiment. Rassurée, elle revint poser un regard triomphant sur Ben.

— Toi peut-être pas, connard. Mais nous si, dit-elle en lui assenant un tel coup de poing dans l'estomac qu'il en eut le souffle coupé.

2

Le chien Toby émit un léger grognement, comme s'il était alerté par un bruit au-dehors. Kate se demanda ce qui avait pu inquiéter l'airedale terrier – n'entendant pour sa part qu'un violent orage, des coups de tonnerre et le claquement des volets secoués par le vent. Mais le fait que le chien malade avait réagi était bon signe.

— Regardez, il revient à la vie.

Elle quitta sa place à côté de l'animal, devant la cheminée, et sourit à Amanda Archer assise dans un fauteuil.

— Je crois qu'il va vite récupérer.

— Vous en êtes sûre ?

La vieille dame semblait encore inquiète, ce qui était compréhensible vu l'état pitoyable de Toby à l'arrivée de Kate quelques heures plus tôt. Ayant vite diagnostiqué un empoisonnement, elle avait dû lui prodiguer des soins en urgence. Heureusement, ils avaient été efficaces et le pire avait été évité.

— Oui, j'en suis certaine, promit-elle à la maîtresse du terrier en se penchant sur lui pour caresser sa toison frisée. Dis, mon beau, que tu vas te remettre !

Le grand chien remua faiblement la queue et voulut lécher la main de Kate, ce qui était un autre bon signe.

Amanda semblait enfin croire qu'il était sauvé. Malgré tout, elle s'adressait des reproches :

— Jamais je n'aurais dû acheter ce nouvel engrais, mais qui pourrait se douter que, de nos jours, même les copeaux de corne sont traités chimiquement !

Tout en rangeant instruments et médicaments dans sa mallette, Kate entreprit de la rassurer :

— Vous ne pouviez pas le savoir et puis tout est bien qui finit bien.

— Grâce à vous qui êtes venue si vite, rétorqua la vieille dame.

— Mais c'était bien naturel, dit Kate en lui prenant la main.

— Pas du tout. Vous êtes venue, alors que nous étions samedi, ça je ne l'oublierai jamais. Quel bonheur que vous soyez de retour à Salter's End. J'étais sûre que vous sauveriez Toby, vous ne vous avouez jamais vaincue.

Pour Kate, c'était un compliment, même si elle n'avait pas l'impression d'avoir réussi un exploit. Certes, elle n'était pas devenue vétérinaire par hasard. Même si, le choix de ce métier ayant déplu à sa tante, elle avait dû financer elle-même ses études. Mais une journée comme celle-là la récompensait de ses efforts. Quant à sa décision de revenir à Salter's End, elle avait été facile à prendre. Elle n'y avait pas que de bons souvenirs, mais ses racines se trouvaient là. Elle portait dans son cœur cette contrée et ses habitants qui lui donnaient un sentiment de sécurité. Partie à regret le temps de sa formation, elle avait tout de suite sauté sur l'occasion lorsque l'ancien vétérinaire du village lui avait proposé de reprendre son cabinet.